Document generated on 07/05/2025 11:34 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

« Un repos possible au déchirement »

Herménégilde Chiasson

Number 85, Winter 2001–2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20628ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chiasson, H. (2001). « Un repos possible au déchirement ». *Nuit blanche*, (85), 46–49.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

« Un repos possible

Par
Herménégilde Chiasson

Le problème de l'identité aura sans doute occupé une grande partie des idéologies du XXe siècle. En fait plusieurs sont d'avis qu'il s'agit là d'un faux problème créé de toutes pièces par les sciences humaines qui voulaient maintenir le matériel homogène pour mieux l'étudier. Reste qu'appliqué aux idéologies nationales il a été la source et la base de bien des débats et de bien des déboires.

Le Canada est sans doute l'un de ces pays où l'identité est toujours mise à rude épreuve et, vues de l'extérieur, nos incessantes récriminations pourraient bien être celles d'immigrants n'ayant pas tout à fait compris les enjeux et la dimension humaine d'une identité qui ailleurs s'est forgée sur plusieurs siècles. Les peuples des premières nations nous enseignent que c'est la terre qui fait les êtres humains et non le contraire. Notre insécurité nationale serait-elle le résultat de cette entreprise ? C'est la réflexion que je me suis faite au sortir de la lecture d'un choix de textes de Pasquale Verdicchio traduit en français par Antonio d'Alfonso et publié l'année dernière aux éditions du Noroît sous le titre ***Le paysage qui bouge***[1].

La dimension hybride de ce recueil est à la fois intrigante et stimulante. La poésie de Verdicchio procède de considérations identitaires mais sans jamais y faire référence de manière précise ou ostentatoire. À première vue, le texte peut prendre plusieurs dimensions mais, sans doute à la suite de la préface de d'Antonio Alfonso, il me semble que c'est cette dernière dimension qui s'est imposée à ma lecture. En fait, on pourrait parler ici de strates identitaires. Verdicchio est né à Naples en 1954 et a suivi ses parents quand ils sont venus s'établir à Vancouver. Sa connaissance de l'italien lui a permis de traduire les poètes du groupe « i Novissimi » qui, selon d'Alfonso, « offraient un repos possible au déchirement que, jeune immigrant, il vivait ».

Le paysage qui bouge regroupe des textes tirés de six recueils écrits en anglais et publiés entre 1985 et 1994. Le fait qu'on ait choisi de placer la version originale en page de gauche constitue ici un atout car il permet d'apprécier le travail du traducteur. La poésie nécessite toujours une intimité avec la langue comme matériel de base. Comment en arrive-t-on à écrire dans aucune langue en particulier ? « Il y a une distance dans toute langue, à la fois même et différente dans chaque corps. » L'identité devient ici un projet, une stratégie et la source d'un grand malaise et souvent d'une grande douleur. La mort et l'absence sont des thèmes qui reviennent constamment. Dans les premiers recueils, cette situation apparaît de plain-pied mais elle devient plus abstraite au cours des quelque dix ans d'écriture évoqués ici. Qui dit exil dit aussi errance, quête et solitude, d'autres thèmes qui reviennent souvent dans les textes du début mais qui eux aussi se modifient pour prendre des allures de repères, d'indices et de fragments à mesure que le poète se voit confronté à une situation dont il n'a pas d'autre choix que d'en vivre le déroulement.

Les textes de Verdicchio en prose ou en vers ont toujours cet effet déroutant de l'ellipse et cette constante oscillation entre précision et lyrisme. L'avantage de ce choix de textes vient surtout du fait qu'il nous permet de survoler un travail fascinant où le prosaïque se transforme en quelque chose de vague et d'intense, le poème devenant une sorte d'oracle surcodé dont le sens multiforme nous échappe pour resurgir constamment. Les derniers textes, ceux extraits de ***Approaches to absence***, sont multiformes et font référence à une

au déchirement »

dissolution identitaire lente mais efficace. L'homme ne peut s'affranchir mais ne peut s'intégrer : « Il ne peut les regarder que de loin. » La poésie de Verdicchio donne à penser que l'identité n'est jamais donnée et qu'elle n'est jamais vraiment acquise, elle serait plutôt une sorte d'alchimie, une transmutation dont il faudra assumer de plus en plus le caractère hybride si l'on veut pleinement habiter cette planète dans sa diversité et sa mouvance. C'est dans le témoignage de cet état de faits que Verdicchio nous touche car il évite le piège ouvert du politique pour se concentrer sur l'humanité d'une dimension planétaire dont nous sommes tous témoins ou acteurs.

Si l'œuvre de Verdicchio prend parfois des allures d'enquête sur une impossible identité, celle d'Émile Martel, dans ***Lumière ! Lumière !***[2], publié l'an dernier aux Écrits des Forges, s'oriente vers une découverte de la clarté comme source de réconfort et de bien-être. La lumière constitue l'élément primordial des religions de la révélation et son désir, son attente et sa présence sont souvent associés à la connaissance. C'est l'une des dimensions, essentielle et fascinante, de ce livre constitué de sept suites de textes qui abordent la lumière sous ses diverses composantes, effets et dimensions.

Dans « Aller débusquer la lumière », constitué de 23 courts textes qui ouvrent le livre, on retrouve une suite de réflexions devant une porte fermée dont on appréhende les innombrables mondes qu'elle pourrait dissimuler. Il y a ici quelque chose de magique, quelque chose de mythique issu des contes populaires, les doutes prémonitoires du destin, l'idée d'ouvrir la mauvaise porte, celle qui risque de nous plonger à jamais dans l'obscurité. Toutes les formes de lumière sont ici conviées. « J'aimerai savoir si la masse lumineuse qui m'attend est incandescente ou froide, si elle viendra du sol ou tombera sur moi, en cascade brûlante. » « Le don inopiné de lumière » est composé d'un échange de lettres pour remercier du don de la lumière et pour les effets qu'elle dispense. Ici la lumière est dans la maison, ailleurs c'est le royaume de l'obscur. Je ne sais pourquoi mais cette section me fait penser à l'œuvre du Greco, ce peintre chez qui la lumière semble faire surgir les personnages de l'ombre, les soulignant à grands traits comme s'il peignait leur aura plutôt que leur présence. Cet échange de lettres, à la fois protocolaire et indigne, entremêle la politesse aux objets courants et les faits et gestes du quotidien à une quête mystique. Les contrastes en sont saisissants et le ton y est au mystère : « Il fait noir plus que jamais, ici, et même quand j'ouvre les yeux. Il fait aussi seul que toujours par ailleurs, et vous y êtes pour beaucoup. »

Ce qui frappe aussi chez Émile Martel c'est sans doute cette dimension d'un projet d'écriture qui se concentre sur la manière, sur une promesse, tout en évitant le sujet comme c'est le cas dans « Les poèmes du petit livre et du poète » ou « Le poème de l'adieu » ou « Le cahier venu d'Inde ». Dans ces textes, le poète s'affirme comme le dépositaire des mots, d'un projet démesuré dont il ne perçoit la réalisation que dans l'avenir, d'un travail modeste et parfois anonyme dont il affirme la nécessité au nom de l'humanité. Il y a dans ces textes des phrases qui méritent d'être mémorisées : « C'est à cause des poètes que l'éternité est toujours

demain. » On retrouve ici une alchimie du verbe, un désir des mots, de la matière même qui les contient et un grand espoir dans la lumière comme antidote à l'obscur et à la confusion qui semble régner sur notre époque. « C'est sur le papier qu'il est le plus facile de sauver les peuples ; on y possède le contrôle des éléments et le bonheur est au bout de chaque phrase heureuse… »

De la mort comme image récurrente

Cette dernière citation pourrait servir d'exergue à ***Poètes roumains contemporains***[3], une anthologie regroupant des textes de 70 écrivains publiés dans la seconde moitié du siècle dernier. « La poésie roumaine contemporaine », selon Irina Petras, responsable du choix de ces textes, « manifeste une grande originalité, une cohérence et une logique dans sa diversité même, mais aussi une synchronisation avec la poésie universelle. » Cette particularité m'est surtout apparue par une propension au lyrisme comme énergie, au surréalisme comme école de pensée et au thème de la mort comme image récurrente.

La réalité des pays de l'Est qui se sont peu à peu libérés du joug soviétique ne nous est pas complètement étrangère, celle de la Roumanie et des circonstances ayant mené à la chute du régime Ceausescu nous a laissé des images qui prendront du temps à s'estomper dans notre mémoire. Ce livre est un témoignage du courage et de l'endurance de la littérature en des temps et des lieux où l'on a voulu l'interdire ou en contrôler la manifestation. La Roumanie semble avoir assez bien composé avec cette situation pour le moins tendue. Irina Petras affirme que « [l]a résistance culturelle a été un phénomène d'importance, normal et durable, et non un combat de rue ».

Il est difficile de tenir compte du foisonnement et de la variété de ces textes qui recouvrent une si grande quantité de thèmes, d'univers et de styles, mais certaines constantes s'imposent. Ainsi l'on retrouve dans plusieurs textes des interrogations adressées directement au lecteur ou formulées dans le vide, questions auxquelles bien souvent il n'y a pas de réponse mais qui témoignent néanmoins d'un grand désarroi devant certaines situations. « Ton époque une erreur ? / Ou bien c'est ta compréhension qui flanche ? », s'interroge Horia Badescu.

Également omniprésente, la notion de la mort comme dimension lyrique d'un drame primordial mais aussi comme attribut qui revient sous forme de multiples allusions symboliques. Cette mort pervertit l'existence, l'amour et toute forme de régénérescence, elle est ici la forme absolue du défaitisme. « Enlacés, pour procréer d'autres morts / Présence de la mort partout / Une seule chose je sais accomplir avec une dextérité supérieure / Je sais mourir », affirme Anna Blandiana. Dans une variation de ce thème, on retrouve dans plusieurs textes le désir de retourner dans le sein de la mère, refuge ultime et fuite définitive. « C'est la poche ventrale de la mort / que je sens la nuit », dit Ruxandra Cesereanu.

Irina Petras, dans sa préface, explique sa démarche : « […] j'ai d'abord arrêté mon choix sur des poèmes marqués par le frémissement du passage dans le non-être (ou frémissement des choses mortelles), puis sur des poèmes particulièrement signifiants sur le plan de l'art poétique. » Il y a dans cette dernière dimension des pages débordant de lyrisme, de limpidité et d'émotion qui, sans renouveler le genre, nous livrent des aveux qui tiennent compte de la poésie comme chronique de l'âme et présence indéfectible de la mémoire. « Et je n'ai que la sagesse / De me souvenir de moi-même / Et de me prendre / Pour celui que je suis », écrit Adrian Peaunescu.

Ce pessimisme semble s'atténuer quand on passe aux textes plus récents, publiés après la chute du régime par des auteurs plus jeunes n'ayant peut-être pas connu le même climat politique que leurs aînés. Leur vision plus personnelle et plus éclatée semble défier la mort ancienne dont ils sont les héritiers et prendre appui sur le quotidien et l'amour comme espoir de renouveau. « Fais de moi le parfum de tes rêves », dit Virgil Brulat ; et Simona Poescu, celle à qui Irina Petras consacre le plus grand nombre de pages (neuf), déclare : « Je suis encore jeune / et je me donne du courage n'importe comment / je me défends comme je le peux / Par exemple, j'écris. » ***Poètes roumains contemporains*** est un livre empreint d'émotion. En le relisant, avec ce siècle qui s'éloigne laissant derrière lui les ruines encore fumantes des totalitarismes et des idéologies déshumanisantes avec lesquelles il a cheminé, il m'a semblé, encore une fois, retrouver dans la poésie ces fragments de prière pour une époque profondément troublante et éminemment troublée.

De la poésie comme débordement de l'âme

Cette dimension de la poésie, comme débordement de l'âme, on la retrouve aussi dans une autre anthologie, ***Six poètes romantiques***[4], parue en l'an 2000 aux Écrits des Forges et qui nous rappelle les temps et lieux où plusieurs d'entre nous ont pris contact avec ce bouleversement émotif imprégné dans l'écriture et dont la poésie se fait souvent le chantre mémorable. J'ai particulièrement apprécié la disposition des textes qu'ont faite Louise Frappier et Christine Tellier, les auteures responsables du choix des poèmes, en tenant compte des idées mises de l'avant par le mouvement beaucoup plus que des visions, du style et de l'univers particuliers de chacun de ces écrivains. Regroupés en quatre sections dévolues à quatre thèmes chers au romantisme, le livre se lit comme une méditation tellement la forme, l'atmosphère et le sujet de ces poèmes nous sont aujourd'hui familiers. La poésie romantique manifeste une révolte sur le plan stylistique, thématique et politique vis-à-vis du siècle des

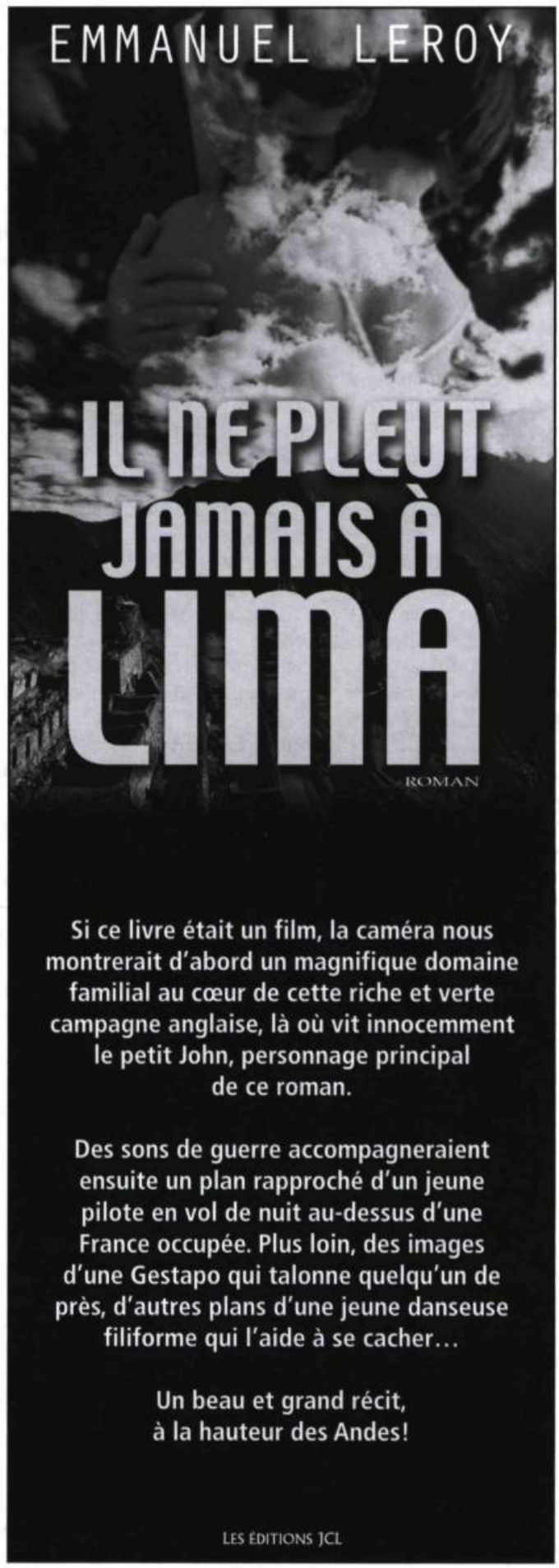
Lumières et du classicisme équilibré et symétrique qui lui tient lieu de contrepoint.

Le choix des auteures responsables de cette sélection montre un éclectisme unique, en ce sens qu'il mélange quatre des stars du mouvement avec deux autres poètes peut-être moins connus mais qui s'inscrivent dans cette tradition par une sorte de révisionnisme de l'idée même du romantisme, ou du moins de ses principaux représentants. C'est ainsi que l'on retrouve Vigny, Lamartine, Musset et Hugo, des écrivains qui n'ont pas besoin de prénom, auprès de Louis Fréchette et de Marceline Desbordes-Valmore. Le fait que cette anthologie ait vu le jour au Québec justifie sans doute le choix de Louis Fréchette et le fait que les deux auteures responsables de sa composition soient des femmes a sans doute eu à faire avec le choix de Marceline Desbordes-Valmore. La production artistique est un magma dans lequel les générations successives trouvent justification à leurs projets, à leurs perceptions et à leurs visions. Nous en avons ici la preuve car ce choix, déroutant au départ, finit par s'imposer au fil des pages.

Je n'ai pu m'empêcher, en lisant et en relisant ces poèmes, de penser qu'il s'agit là d'un livre qui devrait se retrouver dans toutes les bonnes bibliothèques scolaires, car il constitue une excellente présentation de cette école de pensée et d'écriture, le romantisme, qui nous marque encore dans l'énorme chambardement qu'il a provoqué dans la pensée occidentale, en mettant l'homme et la nature au centre du monde. Les élans de l'âme et cette langueur, avec lesquels nous apprenons avec l'âge à composer, ont souvent pris leurs envols dans cette écriture démesurée dans son émotion, contrainte dans sa forme et qui fait toujours figure de modèle et de référence en matière de poésie populaire ou naïve. Surtout associé à l'Allemagne et à l'Angleterre, le romantisme en est venu à la longue à symboliser l'esprit français à travers les grands poètes qui s'en sont réclamés. C'est sans doute cette admiration qui a inspiré à Louis Fréchette cette déclaration non équivoque dans « La France » : « Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes / Que nous sentons surtout battre nos cœurs français ! ». NB

1. Pasquale Verdicchio, ***Le paysage qui bouge***, Le Noroît, Montréal, 2000, 93 p. ; 14,95 $.

2. Émile Martel, ***Lumière ! Lumière !***, Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2000, 137 p. ; 15 $.

3. Collectif, choix de Irina Petras, ***Poètes roumains contemporains***, trad. de Iona Graciunescu et Alexandre Stefanescu, Écrits des Forges, Trois-Rivières/Editura didactica si pedagogica, Bucarest, 2000, 221 p. ; 20 $.

4. Collectif, édition de Louise Frappier et Christine Tellier, ***Six poètes romantiques, Anthologie thématique***, Écrits des Forges, Trois-Rivières/Le Temps des Cerises, Pantin, 2000, 209 p. ; 20 $.